

## **Le Monde Festival d'automne : Richard Maxwell, l'art du rien**

A Nanterre, l'auteur et metteur en scène américain fait vivre intensément sur scène trois êtres cabossés.

Vous vous souvenez de *Heaven*, la chanson de Talking Heads ? Elle date de 1979 et parle d'un bar, le Heaven, où « *nothing, nothing ever happens* » (« rien jamais ne se passe »), comme on l'entend dans le refrain. Mais « *it's hard to imagine that nothing at all could be so exciting* » (« c'est difficile d'imaginer que ce rien puisse être aussi excitant »), comme le chante David Byrne. On pourrait l'écouter en boucle, cette chanson qui traverse le temps du « rien » d'une manière entêtante. Et on y pense beaucoup quand on voit *The Evening*, le spectacle de l'Américain Richard Maxwell présenté par le Festival d'automne. Car c'est exactement la même chose qui se joue : le *nothing*, dans un bar d'aujourd'hui. Un rade comme les aiment les amoureux des recoins des villes. Un repaire pour des habitués aux cœurs silencieux. Un port de départ pour les voyages immobiles.

Le bar de Richard Maxwell est petit, étroit. Derrière le comptoir, il y a la serveuse, une jeune femme blonde en short. Deux hommes entrent et s'attablent : un boxeur et son manager. Le boxeur a eu une histoire avec la serveuse, prostituée à l'occasion, qui voudrait partir parce que beaucoup de gens autour d'elle sont morts. Elle rêve d'aller à Istanbul, l'ailleurs qui lui semble le plus exotique et lointain, sans doute. Les deux hommes règlent leurs comptes avec la fille qu'ils voudraient tous les deux. Le boxeur est fini, mais il rêve d'un nouveau combat. Le manager boit. Lui aussi est fini.

### **Mélancolie naïve**

Vous direz que cela fait beaucoup. Eh bien non, car Richard Maxwell sait y faire. Son texte et sa mise en scène « surfent », comme on dit de nos jours, sur la vague du contexte. L'histoire est là, certes, mais telle une toile de fond. Le plus important, ce sont cette jeune femme et ces deux hommes que les trois comédiens incarnent à l'américaine, d'une manière physique, dessinée, tenue. Dès leur entrée en scène, ils sont là, et si bien là que vous avez l'impression de les connaître aussi bien que les habitués de votre bar des heures blanches. La vie sourd de tous les pores de leur peau, elle est cabossée, bien sûr, mais elle vibre à chaque instant, entre l'ennui, le rêve et les coups durs.

Et puis ils ne sont pas seuls, ces comédiens formidables. Richard Maxwell invite aussi trois musiciens dans son bar. Ils arrivent comme un groupe qui viendrait jouer au Heaven, le bar de la chanson. Ce ne sont pas l'élégant David Byrne et ses camarades de Talking Heads. Ils jouent d'une manière lourde, un peu ringarde ; la mélancolie naïve de leurs chansons est attendue, on dirait une ritournelle trop souvent répétée. Mais on ne peut pas s'empêcher de les aimer : eux aussi sont formidables, dans leur genre gentiment cabossé.

La vie sourd de tous les pores de leur peau, elle est cabossée, bien sûr, mais elle vibre à chaque instant, entre l'ennui, le rêve et les coups durs.

Voilà pour l'essentiel de *The Evening*, qui réserve une surprise : à un moment, le décor se désintègre, et l'on entre dans une nouvelle dimension : le « rien » du début devient un « ça continue ». Serait-ce une rédemption ? En sortant d'un théâtre de Bruxelles où l'on avait vu le spectacle, en mai, on apprenait que Richard Maxwell s'était inspiré de *La Divine Comédie*. On n'y aurait pas pensé, mais une chose est certaine : de l'*Inferno* de Dante au *Heaven* de Talking Heads, il n'y a qu'un pas : « *Nothing happens, it's hard to imagine that nothing at all could be so exciting.* »

# « The Evening » mise en scène Richard Maxwell, au Théâtre des Amandiers dans le cadre du Festival d'automne

Article de Marianne Guernet-Mouton

## Le combat des oubliés

Les oubliés, les laissés pour compte, les losers, tels sont les personnages de Richard Maxwell, célèbre metteur en scène new-yorkais partisan d'un théâtre expérimental très acerbe. *The Evening* est traversé par l'intérêt porté par l'auteur à « La divine comédie » de Dante tout en étant marqué par la mort récente de son père qui pèse sur la pièce.



© New York City

Béatrice, qui travaille dans un bar quelconque et reculé des Etats-Unis, le seul endroit bien selon les personnages, est serveuse et prostituée,

objet de fantasme de ses deux clients du soir et seuls hommes de sa vie qui pourtant, semble valoir la peine d'être vécue. Comme Richard Maxwell, elle a perdu son père et raconte ses derniers jours, alors qu'un jeune homme manifestement dévasté par la vie et le combat, free fighter convalescent, vient lui arracher un baiser, bientôt rejoint par un agent corrompu aux airs planants. Autour d'une pizza et d'alcool, ils parlent de combat, ils sont blasés mais peut-être heureux. Ils regardent la télévision, le silence est une composante importante de cette pièce où l'on ne se détache pas de Béatrice, qui formule le doux rêve de partir pour Istanbul, le nouveau Moscou d'une pièce aux ambiances chères à Tchekhov. Toujours sur le même ton et les mêmes attitudes, vêtue d'une tenue excentrique, cette jeune femme au tempérament calme rêve d'autre chose, du contraire d'ici dit-elle face aux deux hommes désespérés par ce désir d'ailleurs. Plus qu'un endroit en particulier, Béatrice est égarée, comment faire quand les gens nous manquent ? Où aller ?



© New York City

Pour Richard Maxwell, il s'agit d'explorer ce lieu qu'est l'enfer, réel et concret chez Dante, devenu un bar sordide que la jeune femme veut fuir, en quête de rédemption. Du début à la fin, ils parlent peu, ils se parlent sans vraiment s'écouter. Le sportif s'injecte des stéroïdes tout en essayant de dire ses sentiments à Béatrice, il dit l'aimer, campé sur des dollars recouvrant le sol, ceux qui pourtant, servent toujours à la payer. Ensemble, ils ne sont pas déprimés, mais seuls, oubliés, il ne sait pas lui dire qu'il veut qu'elle reste. En parallèle de ce jeu, de ces êtres qui sont là, présents au monde sans que cela signifie une chose particulière conformément au souhait du metteur en scène, un groupe de musique fait irruption dans ce bar et joue des morceaux de rock, au fil de la pièce, on se rend compte que les paroles ne paraissent avoir aucun lien avec la gravité des situations, notamment lorsque Béatrice sort un pistolet et tire sur les deux hommes. Ce décalage entre le jeu et l'ambiance sonore semble pourtant faire sens, comme si les paroles des chansons renvoyaient à ce que les personnages aimeraient pouvoir se dire sans parvenir à le faire.

Pour ces indésirables, ces exclus qui semblent vivre dans un monde vide mais plein d'ordures, de chaises cassées, tout tourne en rond. Il est question du temps, d'amour, du manque de ceux qu'on a perdus et qui nous laissent face à la mort, il est question de vivre pour un dernier combat achevé par une image finale très esthétique. Alors que le décor s'ouvre sur Béatrice et sa valise, de la fumée remplit la scène, comme par magie, elle disparaît parmi les nuages. Si de prime abord le spectacle de Richard Maxwell est plutôt hermétique, il marque par les images créées et le désespoir de personnages encore malgré tout, plein d'espoir.

# The Evening de Richard Maxwell

12 octobre 2016/0 Commentaires/dans Agenda, Nanterre, Théâtre /par Stéphane Capron

image: <http://www.sceneweb.fr/wp-content/uploads/2016/08/richard-maxwell-the-evening-new-york-city-players-845x321.jpg>



© New York City Players

Librement inspiré de *L'Enfer de Dante*, *The Evening* nous emporte dans un voyage initiatique et hypnotique vers la rédemption. La pièce met en scène un pratiquant de free fight en convalescence, son agent corrompu et une serveuse et prostituée nommée Béatrice, muse involontaire de ce triangle dramatique. Le décor n'est pas celui, mythique, de l'Enfer ou du Purgatoire, mais un bar ordinaire dans un coin perdu de l'Amérique. Une scène aussi familière qu'énigmatique, où les trois personnages incarnent autant d'attitudes face à la vie – la fuite, la lutte ou la résignation. Dans cette œuvre élégiaque et musicale, le monde est un bar de losers, illuminé par une Béatrice prise entre deux réalités, suffoquée par ses rêves. Un groupe de rock intervient, le temps de quelques chansons, comme un chœur révélant les passions cachées des personnages. Depuis le premier succès des New York City Players, *House*, en 1998, jusqu'à l'odyssée joycienne de *Neutral Hero* présenté au Festival d'Automne en 2012, Richard Maxwell trace la voie d'un théâtre expérimental, épuré, d'une féroce acuité, qui puise, depuis sa dernière pièce *Isolde*, son inspiration dans la littérature. *The Evening* est une ode aux vies perdues, révélant au cœur de scénarios ordinaires des émotions rien moins que vitales. Une ombre parcourt la scène – celle du père de Maxwell décédé pendant l'écriture de la pièce et qui lui a donné toute sa portée, l'amenant du deuil vers un nouveau saut vers l'inconnu. Toute fin est aussi un commencement.